



Fête numéro 75, 2016. COURTESY THOMAS LÉVY-LASNE BACKSLASH GALLERY

Art/ La «fragilité» à la fête

Thomas Lévy-Lasne expose à Paris ses tableaux hyperréalistes d'une jeunesse hédoniste et accro au virtuel.

Une main qui taquine son smartphone, elle a glissé l'autre dans le caleçon de son compagnon, lequel pianote sur un clavier posé à même ses genoux, les yeux requis par quelque jeu vidéo. Ce joli petit couple est côtoyé par un adolescent dont on ne voit que le visage et une cuisse nue. Autre décadence, un homme masqué a le visage entre les jambes d'une femme dont le reste du corps n'apparaît pas. Ces dessins reprenant l'esthétique de la webcam et de la capture d'écran volée sont signés Thomas Lévy-Lasne, naguère assistant du critique d'art et documentariste Hector Obalk, avec qui il eut la chance de sillonner pendant des années les grands musées européens. Toutes les œuvres de ce peintre à la veine hyperréaliste témoignent d'un goût aigu pour le réel sous toutes ses formes, dont le virtuel n'est pas ici l'opposé, mais l'une des provinces. La pierre angulaire de son art, à écouter Thomas Lévy-Lasne dans une conférence donnée au Collège de France en 2014, serait la philosophie de Clément Rosset, pour qui «*nous sommes condamnés à la réalité, mais c'est une sentence que nous faisons mine de ne pas avoir entendue*». Rosset, qui s'est juré de nous réconcilier avec le monde des apparences, s'est trouvé ici un allié de choix. Car ses vues saisissantes, à l'aquarelle, de la jeunesse festive prise en dessous de la ceinture, sont de taille à nous faire revoir ce que nous croyions connaître pour l'avoir si souvent sous les yeux. Contrairement à la photographie qui colle si

bien à son objet qu'elle semble elle aussi appartenir au premier degré du monde, pareille à un marteau ou à un mammifère, la peinture si réaliste qu'elle soit offre toujours son modèle indirectement. Comme ces figures de la fragilité, grands tableaux à l'huile peints pour un Jed Martin de cinéma (l'artiste de *la Carte et le Territoire* de Michel Houellebecq) qui ne verra jamais le jour : un célèbre tatoueur baraqué à l'instrument pointu et au gant fin ; un boucher chevalin aux lunettes frêles et au hachoir ; un coiffeur dont le ciseau aiguisé scintille auprès du cou.

Comme le personnage de Houellebecq, Lévy-Lasne est un tacite. Ses tableaux sont livrés sans titre, bien qu'ils en portent (le site de la galerie en témoigne) – c'est qu'il cherche un «*en-deçà du discours*», lui pour qui la peinture «*permet de se taire, de ne pas se protéger par des mots*». Quelques grands fusains, étouffants, laissent en effet bouche bée. De même que ce tableau carré représentant une vallée rocheuse et giboyeuse au milieu de laquelle bronze un homme plongé dans son smartphone. Il faut s'approcher pour le voir ; c'est une expérience physique, résultant d'une scénographie pensée avec méticulosité. Au médium à peindre, cette substance liante analogue à du blanc d'œuf à travers quoi l'œil passe pour buter contre les couleurs opaques, répond le médium du tableau, qu'emploie Thomas Lévy-Lasne à des fins de transmission. Ce qui passe ici, c'est son parti-pris des choses, car après tout «*le goût du trompe-l'œil n'est le plus souvent qu'une variante du goût du réel*» (Rosset).

CLÉMENT BÉNECH

LA FRAGILITÉ de THOMAS LÉVY-LASNE
Galerie Backslash (75003).
Jusqu'au 29 décembre.